

Deux hommes qui dansent la même gigue

Une amitié improbable. Correspondance 1963-1972, de Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, Présentation de Jacques Pelletier, Lux Éditeur, 94 p.

Jonathan Livernois

Number 246, Fall 2013

Actualité de *Parti pris*

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70150ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Livernois, J. (2013). Deux hommes qui dansent la même gigue / *Une amitié improbable. Correspondance 1963-1972*, de Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncoeur, Présentation de Jacques Pelletier, Lux Éditeur, 94 p. *Spirale*, (246), 54–56.

faire un bout de chemin avec nous, sans pour autant dévier de sa propre trajectoire.

SPIRALE — Vous vous êtes toujours méfié du populisme et d'une certaine idéologie de l'identification, de ce que vous appelez la « mode indigéniste » et du quadrillage identitaire qui avaient cours dans les années soixante et soixante-dix ? Pouvez-vous expliquer pour quelle raison ce refus très net de la « québécutude », politique, intellectuelle ou langagière, vous avait paru nécessaire ?

ANDRÉ MAJOR — Le *Journal* de Witold Gombrowicz, dont Miron m'avait recommandé la lecture un jour où je lui disais craindre que notre quête identitaire aboutisse à un certain étouffement culturel, m'a fait comprendre que le refus de l'écrivain polonais de se soumettre aux impératifs de la « polonité » répondait à ma propre révolte contre une québécutude galopante — c'est le cas de le dire, du moins en matière de langue. Le joual qui, au départ, devait témoigner de notre condition de minorité dominée économiquement était devenu le cheval de bataille des nationalistes populistes comme Léandre Bergeron et Victor-Lévy Beaulieu. Jean Marcel a bien montré que cette picouille était un cheval de Troie. De son côté, Ferron ne prenait pas au sérieux cet étrange avatar. Loin de mourir de sa belle mort, l'indigénisme s'est répandu comme la peste, tout comme la conviction que nous formons une communauté dotée de toutes les vertus. Passer de l'auto-dénigrement à l'autocélébration, comme on l'a fait, est un

autre trait de cette québécutude que j'ai dénoncée. S'il était nécessaire de redresser l'échine, on aurait pu s'épargner le ridicule de faire la roue pour solliciter les applaudissements du reste de l'univers. Pour résumer ma pensée sur l'obsession identitaire qui plombe la québécutude, je dirais que le seul devoir d'un Québécois, c'est d'assumer ce qu'il est en tant qu'individu. Être québécois, cela va de soi, inutile de le décliner sur tous les tons. Je persiste à trouver que la surenchère identitaire aboutit à un cul-de-sac, comme le joual. Et un cul-de-sac, par définition, ça ne mène jamais loin.

SPIRALE — Que reste-t-il selon vous de l'esprit partipriste aujourd'hui ? Plus spécifiquement, existe-t-il une filiation issue de *Parti pris* ?

ANDRÉ MAJOR — S'il y a une filiation, elle se trouve dans l'esprit de sérieux et l'esprit de système qui est son frère jumeau, à cette différence près que les indignés actuels font peut-être preuve d'un plus grand pragmatisme qu'à *Parti pris*. Expression de l'extrême jeunesse, notre aventure était de ce fait vouée à n'être qu'un feu de paille. Le combat mené par *Parti pris* répondait à un besoin de l'époque, et l'époque actuelle génère d'autres formes d'engagement, l'une plus spécialisée, l'autre plus démocratique, celle-ci sombrant parfois dans la dérive démagogique, comme cela arrive (je pense ici à l'affaire Bertrand Cantat au TNM). On a le choix, autrement dit, entre le discours technique des experts et le tsunami des réseaux sociaux. †

Deux hommes qui dansent la même gigue



PAR JONATHAN LIVERNOIS

UNE AMITIÉ IMPROBABLE. CORRESPONDANCE 1963-1972

de Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncœur

Présentation de Jacques Pelletier

Lux Éditeur, 94 p.

En 1964, André Laurendeau salue l'arrivée d'une nouvelle génération d'intellectuels groupés autour de la revue *Parti pris*. Il sait pertinemment qu'après lui et sa génération, ce ne sera pas le déluge. Ayant lui-même été dépassé par les Pierre Trudeau et Gérard Pelletier de *Cité libre* (lesquels n'acceptèrent jamais, au contraire, d'être doublés sur leur gauche), il s'interroge alors sur les liens

qui unissent les générations successives. Il constate : « Lisez tel article de *Parti pris*, consacré aux événements politiques du Canada français, et en marge, vous pourriez facilement indiquer les sources : ici, Pierre Elliott Trudeau, là, Michel Brunet, ailleurs, Jean LeMoyne ou Pierre Vadeboncœur. » Cela est normal pour la jeunesse en action : « Elle a l'air d'être l'adversaire de tout ce qui n'est

pas elle. Et puis peu à peu elle se découvre des amis. Elle sent des solidarités qu'au premier piaffement elle n'avait pas devinées. Ce n'est pas à dire qu'elle va se trahir : elle se trouve des racines et des liens. » (*Ces choses qui nous arrivent. Chronique des années 1961-1966*, Hurtubise HMH, 1970). Il arrive même que certaines filiations, les moins compromettantes pour leurs idéaux encore intacts, apparaissent rapidement aux yeux des jeunes gens. Dans le premier numéro de *Parti pris*, en octobre 1963, on retrouve ainsi une sorte de parrainage officieux, illustré par les participations de Jacques Ferron et de Pierre Vadeboncœur, dont la teneur de l'article (« Salutations d'usage ») dit à la fois son enthousiasme et sa prise de conscience de l'écart qui le sépare de ces jeunes de vingt ans. Un de ceux-ci, Jean-Marc Piotte, membre du comité de rédaction de la revue et bientôt étudiant de troisième cycle à Paris, dédie en retour son premier article (« Du duplessisme au F.L.Q. ») à l'auteur de *La ligne du risque*. Cette réciprocité n'est pas factice : une relation épistolaire liera même les deux hommes pendant une décennie. C'est ce que nous donnons à lire les éditions Lux : *Une amitié improbable. Correspondance 1963-1972*.

Il ne faut pas porter trop d'attention à l'épithète du titre. L'improbabilité de la rencontre entre un étudiant de vingt ans, bientôt spécialiste du communiste italien Gramsci, et un syndicaliste social-démocrate de quarante ans, croyant par-dessus le marché, n'est qu'apparente. Car le lien entre Piotte et Vadeboncœur est en fait d'une simplicité et d'une candeur déconcertantes, ce qui permet peut-être de passer outre les différences intergénérationnelles et les dogmes respectifs qui pourraient, en d'autres temps, opposer deux hommes. Il s'agit, de manière banale (du moins dans l'énonciation), d'une volonté commune de libérer non seulement le Québec, prisonnier de quelques jougs économiques et politiques en cette décennie 1960, mais aussi sa subjectivité, son intériorité. À vingt ans d'intervalle, les deux correspondants semblent avoir découvert la même chose : la joie de devenir ce que l'on est. Cela rapproche deux hommes, surtout quand l'un doit à l'autre cette découverte. En 1945, Pierre Vadeboncœur avait relaté ce déblocage salvateur dans son texte « La joie », paru dans *La nouvelle relève*. En 1964, Jean-Marc Piotte croit vivre la même libération en lisant un essai : *La ligne du risque* (qui comprend « La joie »). Jacques Pelletier, dans son excellente présentation de la correspondance, rappelle le texte que Piotte a fait paraître dans la livraison de février 1964 de *Parti pris* : « Les essais de Pierre Vadeboncœur ». Le ton de sa découverte a quelque chose de résolument suranné : « Un homme me criait de vivre ce que j'étais. Bizarre ! Je n'avais jamais vécu selon mon ventre. J'écoutais ma conscience qui écoutait les autres. J'ai commencé à écouter mes besoins, mes instincts. Agir [sic] mes désirs, peu importe les circonstances. J'expérimentais des joies. » Ces derniers mots semblent lier deux destins, peut-être même trois, puisqu'il y a, par le thème de la « joie », une filiation garnélienne qu'il faudrait sans doute considérer. Comme quoi, lorsqu'il parlait des liens serrés entre les générations, André Laurendeau avait raison.

Les premières lettres de Piotte, juvéniles et vacillantes, remontent aux débuts de l'aventure *Parti pris*, en 1963. On y découvre, entre autres, les rapports avec ces aînés qui ont le pressentiment que la revue indiquera bientôt le sens du vent : « *Je me demandais pourquoi nous entretenions des relations aussi faciles avec Miron et Brault, et aussi difficiles avec vous, par exemple. [...] C'est que Miron pense comme nous et, même lorsqu'il diverge de point de vue sur certaines questions, il ne nous en parlera pas. C'est peut-être aussi parce que Miron, lors des rencontres, s'intéresse aux questions qui nous relient, tandis que vous insistez sur ce qui nous sépare.* » Il y a ensuite des lettres de Gaspésie, où Piotte travaille comme animateur pour le Bureau d'aménagement de l'Est du Québec. Le 9 juillet 1964, il le dit sans ambages, il n'est pas « *un homme d'action* ». S'ensuit donc une thèse à Paris, sous la direction de Lucien Goldmann, pour comprendre notamment les « *échecs que constituèrent les disparitions successives du MLP [Mouvement de libération populaire] d'abord, du PSQ [Parti socialiste du Québec] et du RIN* » (Jacques Pelletier, *Situation de l'intellectuel critique. La leçon de Broch*, XYZ, 1997). Ses lettres de l'époque sont lourdes et du « *style d'un universitaire un peu desséché* », comme le reconnaît lui-même l'étudiant parisien. Au fil de ses lectures et de ses contacts, il croit approfondir sa connaissance du marxisme, qu'il a « *l'impression de [...] maîtriser comme le bon ouvrier son marteau, connaissant parfaitement ses possibilités et ses limites* ». La métaphore ouvrière n'est peut-être pas fortuite, dans la mesure où Piotte semble, de manière presque clichée, rechercher le contact avec le peuple qu'il avait pourtant connu, trois ans plus tôt, en Gaspésie. Comme quoi on n'est jamais content de son sort. En Europe, il se sent trop haut et trop loin : « *Que j'ai hâte de retourner à l'action et à la pensée politique. Les deux palettes me sont nécessaires. J'aime écrire et analyser des problèmes et j'aime entrer en contact avec les gens du milieu pour transformer la réalité (je me réfère ici surtout au BAEQ — avec les cultivateurs, les forestiers, et même les curés [je l'avoue honteusement] — et non aux militants traditionnels des cercles de gauche).* » C'est un peu la gigue d'Antée, entre la salle de classe et la place publique, condition normale de l'intellectuel québécois que Piotte est en train de devenir.

Vadeboncœur, de son côté, semble amusé par le jeune intellectuel, dont il retourne doucement les idées, comme un gant. Après la lettre de Piotte du 15 février 1969, il lui écrit malicieusement : « *Tu sembles avoir le genre d'inquiétude qui a conduit Trudeau là où il est ; je veux dire une semblable subtilité, une disponibilité d'esprit presque trop grande, une certaine versatilité, qui l'ont mené, lui, par des chemins assez capricieux, à l'efficacité et au Réalisme, entendus au sens technocratique, et qui t'éloigneront peut-être, toi, des contraintes révolutionnaires, ou peut-être aussi, par scepticisme, de l'espoir politique, entendu au sens d'une espérance qui a remplacé l'espérance chrétienne.* » Vadeboncœur semble occupé par une démarche différente, comme il l'annonce déjà en décembre 1968 : « *J'évolue, mon cher, d'une curieuse façon pour un homme de quarante-huit ans. La poésie, le sensible, la contemplation même, prennent une place de plus en plus importante à mes*

yeux. » Voilà qui annonce des ouvrages de la veine spirituelle comme *Un amour libre* en 1970 et, surtout, *Les deux royaumes* en 1978. D'ailleurs, la correspondance entre Piotte et Vadeboncœur est l'un des premiers révélateurs, à ma connaissance, de la fatigue de l'écrivain, cherchant à quitter l'action syndicale pour écrire, ce qu'il fera finalement en 1975 en prenant sa retraite de la CSN. C'est aussi le signe d'un changement d'orientation essayistique de Vadeboncœur, qui redécouvrira l'art, l'enfance ainsi qu'une certaine hauteur spirituelle dans ses essais à partir des années 1970.

Quand je pense aux parcours parallèles de Jean-Marc Piotte et de Pierre Vadeboncœur pendant les années 1960 et le début des années 1970, je me répète cette belle phrase d'Yvon Rivard à propos de son lien avec Gaston Miron : « *En tout cas, j'aime m'imaginer que nous nous croisons ainsi sur l'axe métaphysique qui va de haut en bas et de bas en haut, lui y montant, moi y descendant, comme deux ouvriers qui changent de shift (de quart) sur ce chantier où l'on travaille jour et nuit à bien rattacher la lumière à la terre* » (*Personne n'est une île*, Boréal, 2006). Il y a un peu de cela dans la correspondance de Piotte et de Vadeboncœur. Cela dit, les deux hommes n'ont pas tracé une fois pour toutes leur destin respectif : l'un dans l'action — à travers, par exemple, le Syndicat des professeurs de l'Université du Québec à Montréal (SPUQ) qu'il a fondé en 1970 — et l'autre, dans la contemplation de l'écrivain retiré sur ses terres. Rappelons-nous la gigue d'Antée. Vadeboncœur n'a

jamais quitté l'action pour la méditation : une telle vue de l'esprit néglige tous les essais comme *To be or not be* (1980) et *Gouverner ou disparaître* (1993) qui ont suivi *Les deux royaumes*. L'image que Piotte propose dans sa lettre du 29 juin 1968 est, à cet égard, fort évocatrice : « *Quand je te visualise, je t' imagine oiseau qui se débat désespérément, espérant les ailes, mais dont les pattes ne veulent pas se soulever. Car tu ne veux pas t'envoler seul.* » Il y a ici quelque chose qui rappelle l'albatros baudelairien. Il y a aussi un portrait tout particulièrement juste d'un essayiste que plusieurs ont cru, à tort, perdu dans les sphères éthérées. Piotte avait déjà l'intuition, en 1968, que Vadeboncœur ne saurait jamais prendre sa retraite. Les *shifts*, entre la terre et la lumière, il les aura connus toute sa vie.

La correspondance entre Jean-Marc Piotte et Pierre Vadeboncœur n'est pas la plus importante qu'a entretenue ce dernier, lequel a noué des relations épistolaires avec à peu près tout ce que le Québec de l'après-guerre a pu compter d'écrivains et d'intellectuels. Il est d'ailleurs à espérer qu'un jour, les Québécois auront accès à cette masse inédite et inestimable pour comprendre l'histoire du pays. Il n'empêche qu'*Une amitié improbable*, escortée discrètement par un Jacques Pelletier qui a tout fait pour mettre en relief cette correspondance sans l'étouffer en multipliant les notes et commentaires, apporte un éclairage des plus intéressants sur la vie de deux hommes se démenant pour tracer leurs lignes du risque respectives. À lire pour ne pas rester assis. ─

DOSSIER 

« Le rôle de l'intellectuel, c'est d'être critique »

Entretien avec Jean-Marc Piotte

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-PIERRE COUTURE

SPIRALE — Au moment de sa fondation, *Parti pris* arrive sur une scène occupée par des revues telles que *Cité libre*, *La revue socialiste*, *Liberté* et aussi *Socialisme*. Qu'y a-t-il de nouveau avec le langage des partipristes ?

JEAN-MARC PIOTTE — C'était un langage complètement différent. Trois thèmes sont liés à *Parti pris* : l'indépendance, le socialisme et la laïcité. Le seul groupe qui se rapprochait un

peu de ces idées, c'était celui de Raoul Roy à *La revue socialiste*. Il reliait déjà l'indépendance au socialisme, mais c'est André Major qui a ajouté la laïcité aux deux autres thèmes. Roy était d'accord avec l'union des deux premiers, mais il était en désaccord avec l'inclusion du troisième qui, croyait-il, ne pourrait que nous isoler au Québec. Sa prédiction était fautive, car c'est bien cet ajout qui a été déterminant dans notre succès.